

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour la  
Déficiência visuelle et le studio  
typographies.fr

# BAIGNADES

ANDRÉE A. MICHAUD

# BAIGNADES



VOIR DE PRÈS

© 2024, Les Éditions Québec Amérique  
et Andrée A. Michaud.

Tous droits réservés.

© 2025, Éditions Payot & Rivages,  
Paris.

© 2026, Voir de Près  
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-861-7

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*À Roméo, mon réchauffe-  
manuscrit, et à Pixie, qui le  
seconde à la perfection.*

*Je peins malgré moi les choses  
cachées derrière les choses.  
Un nageur, pour moi,  
c'est déjà un noyé.*

*Quai des brumes, de Marcel CARNÉ,  
dialogues de Jacques PRÉVERT*

**I**

**FAUSSE ROUTE**

Ils avaient laissé la petite se baigner nue. Cinq ans. Ils n'y voyaient pas de mal. Le soleil tapait dur, le mercure atteignait les vingt-huit degrés et la plupart des campeurs faisaient la sieste sous les arbres et les auvents. Puis le propriétaire de la place avait surgi, une masse de muscles aux bras tatoués, pour leur dire qu'on ne voulait pas de ça ici, pas de nudité, vous avez pas honte, vous habillez cette enfant immédiatement ou vous décampez.

Ils étaient demeurés interdits, tous deux arrêtés dans leur mouvement, Laurence tenant du bout des doigts le bouchon du tube d'écran solaire qu'elle s'apprêtait à refermer, Max le corps



penché vers le magazine déposé à ses pieds, puis Laurence avait senti ses joues rougir pendant que Max se redressait et se mordait la langue pour ne pas engueuler le propriétaire à son tour, elle a cinq ans, bordel, pas vingt-deux ! Ils avaient tout de même rappelé la petite, Charlie, viens mettre un maillot. C'est Laurence, en fait, qui l'avait appelée. Elle s'était levée du transat qu'elle avait installé à l'ombre, près de la rangée d'arbres bordant la grève, pour pouvoir surveiller l'enfant. Elle avait fait quelques pas, sors de l'eau, ma belle, tenant toujours du bout des doigts le bouchon de son tube d'écran solaire, troublée par une culpabilité diffuse et se sentant tout à coup indécente dans sa tenue de plage.

La scène avait suscité l'attention de quelques curieux, un jogger en nage avait ralenti sa cadence, une femme au regard inquiet s'était rapprochée, fixant

le propriétaire qui gesticulait, les parents interdits, la petite immobile. Quant aux autres, ils étaient restés étendus sur leurs chaises longues ou affalés dans leurs transats, mais avaient levé les yeux ou allongé le cou, interrompant leur lecture, retirant leurs écouteurs, se demandant pourquoi le propriétaire s'emportait. Et ils avaient vu Charlie, cinq ans, de l'eau ruisselant sur son corps nu.

Laurence s'était empressée de jeter une serviette sur les épaules de Charlie, gênée d'avoir offert la nudité de sa fille, son absence de seins, son sexe lisse, ses cuisses et ses bras frêles, à tous ces regards cherchant de quoi alimenter les commérages, puis elle l'avait entraînée dans la roulotte.

Charlie avait d'abord refusé de mettre un maillot, je suis toute mouillée, ça va tirer, mais sa mère avait insisté, tu t'habilles ou tu restes en dedans. Elle

avait cherché le maillot une pièce dans leurs bagages, celui avec un voilier rouge et blanc sur le devant, surtout pas un bikini, avait fouillé parmi les t-shirts et les cotons ouatés, mais il est où ce foutu maillot, avait fini par le trouver, tiens, mets ça, et Charlie s'était mise à pleurer, ne comprenant pas la soudaine brusquerie de sa mère, qu'est-ce que j'ai fait, maman ? Laurence l'avait prise dans ses bras, désolée, Charlie, je m'excuse, t'as rien fait, ce sont les autres... Elle avait laissé sa phrase en suspens, ne sachant pas quoi dire de ces autres, comment qualifier l'attitude béate de tous ces gens qui avaient choisi de s'enfermer dans le silence plutôt que de prendre le parti de Charlie, qui ignorait encore ce que signifiait la nudité, quelles intentions malsaines, quelles remarques déplacées elle pouvait susciter.

Une fois vêtue, la petite était retournée

dans le lac, mais Laurence avait l'impression qu'elle ne s'amusait plus. De l'eau à la taille, elle créait autour d'elle des vaguelettes avec ses mains, sans enthousiasme, comme une enfant qui s'ennuie. De son côté, Laurence maugréait contre le propriétaire du camping, qui aurait pu se montrer plus discret, demander gentiment.

Ils planifiaient ces vacances depuis longtemps, leurs premières vraies vacances en trois ans, et croyaient avoir trouvé un endroit de rêve, un lieu tranquille et isolé, un lac à l'eau limpide entouré de collines, des sentiers aménagés en forêt.

Et l'endroit était effectivement magnifique. Lorsqu'ils étaient arrivés, en fin d'avant-midi, Max et Laurence avaient tout de suite compris qu'ils ne s'étaient pas trompés. Les photos qu'ils avaient vues sur Internet ne mentaient pas. Leur

rêve prenait enfin forme, deux semaines à se baigner, à faire du canot, à marcher ou à rouler à vélo dans les sentiers ou sur les petites routes quasi désertes entourant le camping.

Sans prendre le temps de s'installer, ils avaient sorti la nappe à carreaux, le pain, le fromage, les fruits, s'étaient même ouvert une bouteille de pinot, ils étaient en vacances, après tout, tu te rends compte, en vacances, s'était écrié Max en frappant son verre contre celui de Laurence, puis la petite avait voulu se baigner et le charme, tout à coup, avait été rompu. Le lieu n'était plus aussi attrayant, la chaleur les étouffait, et des gens au départ accueillants leur paraissaient maintenant hostiles. Bordel de merde.

Le reste de l'après-midi avait été marqué par cet incident, par la gêne injustifiée de Laurence, par la colère de

Max, qui avait eu envie de faire le tour du camping en criant tout le monde à poil, et que ça saute, on se fait une petite orgie. Bande de voyeurs, maudite gang de culs-bénits.

À l'heure de l'apéro, ils s'étaient un peu détendus quand un couple qui passait par là s'était arrêté pour bavarder et leur dire de ne pas s'en faire, que Hank Simard, le nouveau propriétaire, s'emportait pour un rien. Ils s'étaient d'ailleurs laissé dire que celui-ci n'était pas un ange. Le mieux était de l'ignorer. Demain, cette histoire serait oubliée.

Max et Laurence avaient soupiré, enfin des gens qui ne les regardaient pas de travers, puis ils avaient invité le couple, Paul et Geneviève, à prendre un verre avec eux. Les verres s'étaient multipliés, les rires, les blagues idiotes. À dix-neuf heures, ils avaient allumé le barbecue, hot dogs brûlés pour tout le monde. La

soirée s'était égrenée dans la légèreté, puis tout avait dérapé quand Paul avait pris Charlie sur ses genoux. T'as quel âge, ma belle ? lui avait-il demandé en caressant l'un de ses bras du bout des doigts, en reniflant mine de rien sa chevelure, parfum de shampoing pour enfants, puis il avait ajouté qu'elle était mignonne et, qu'en ce qui le concernait, elle n'avait pas besoin de porter de maillot.

Max avait dessoûlé d'un coup et avait failli renverser la table en se levant. Tu lâches ma fille pis tu décrisses, avait-il dit d'une voix blanche, tranchante, les yeux rivés sur Paul et prêt à lui sauter dessus.

C'est pas ce que tu penses, man, j'ai jamais touché...

Tu dé-cris-ses, avait répété Max, et Paul avait levé les bras en signe de reddition. Pogne pas les nerfs, je voulais juste rassurer la petite, OK.